

L'été de la Saint-Martin

Autor(en): **Antan, Pierre d'**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 46

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199022>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASSENSTEIN & VÖGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Mier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

L'été de la Saint-Martin.

Ah ! le joli été que celui-là ! Moins aveuglant, moins éclatant, moins brûlant que l'autre, il vous pénètre d'une douce poésie.

Est-ce l'été de la Saint-Martin, l'été de Renens ou l'été des vieilles femmes, car il porte tous ces noms ?

Pour moi, celui que je préfère, c'est le dernier. N'est-ce pas le mieux trouvé de tous ? La nature, avec la douce mélancolie de ses matinées brumeuses, ne ressemble-t-elle pas à ces vieilles femmes dont les cheveux blancs se font, mais dont le cœur, avant de se glacer, jette un dernier éclat. Comme le soleil d'automne, leur sourire n'a plus guère de chaleur, mais comme il éclaire encore ! Leurs souvenirs, pareils aux feuilles mortes que le vent amoncelle aux carrefours, se lèvent dans leurs cœurs et jettent une dernière plainte. Ah ! la jolie saison, combien douce et délicieusement triste, que l'été des vieilles femmes.

Mais c'est aussi l'été de la Saint-Martin. Écoutez l'histoire.

C'était il y a bien longtemps, si longtemps que je ne saurais vous dire quand. Au reste, en ce temps, les almanachs n'existaient pas. A quoi bon ? On se laissait vivre doucement, sans s'inquiéter de mesurer les années.

Ce jour-là, il faisait un froid terrible. Par les chemins et les viounets, la bise faisait tourbillonner avec rage les pauvres feuilles meurtries. Les arbres entrechoquaient leurs branches avec un bruit lamentable. Dans les arbres creux, sous les pierres, dans la mousse, partout où se trouvait un abri, les animaux s'étaient cachés, transis et grelottants. Au fond de leurs maisons, les paysans se serraient autour des vastes cheminées où flambaient d'énormes quartiers de chêne ou de fayard.

Sur les routes, personne ! Si, pourtant : luttant avec peine contre la bise qui cherchait à le renverser, un homme cheminait.

Bien enveloppé dans une pièce de drap très épaisse qui ne laissait voir que ses yeux et le bout de son nez, saint Martin, car c'était lui, s'en allait, à son habitude, visiter ses paroissiens, sûr qu'il était de les trouver au logis par ce temps de froidure.

Et voilà que tout à coup, sur la route, un homme surgit devant lui. Ah ! le pauvre ! Rien qu'à le voir, on avait froid. Ses vêtements n'étaient qu'un assemblage de trous, dans lesquels la bise s'en donnait à cœur joie.

Avec de petits sifflements joyeux et moqueurs, la cruelle se glissait par les mille ouvertures qui lui étaient offertes, entrant au coude, ressortant au genou, faisant des bourrasques qui soulevaient les pauvres haillons et laissaient apparaître çà et là des morceaux de peau violette. C'est en vain qu'il serrait ses bras sur sa poitrine pour garder un peu de chaleur, la bise se jouait de ses efforts comme un chat d'une souris.

Hélas ! vous le dirai-je ? En voyant devant lui cette statue vivante du froid, le premier mouvement de saint Martin fut de serrer au-

tour de son corps son manteau et d'enfoncer son nez un peu plus profond.

Que voulez-vous ? On a beau être un saint, le diable vous tient parfois

Heureusement ce mouvement ne dura pas et fut suivi d'un meilleur.

Sans mot dire, sans se soucier de la bise qui redoublait ses assauts, saint Martin se dévêtit de son manteau. En un clin d'œil, la pièce de drap était coupée en deux, et le saint évêque, soufflant sur ses doigts où brillait l'anneau pastoral, enveloppait de ses propres mains les épaules glacées du malheureux.

... Et voilà que tout à coup, ô miracle ! la bise cessa comme par enchantement. Le soleil brilla et réchauffa l'air. Les petits oiseaux se hasardèrent hors de leurs nids de mousse et reprirent leurs chants. Les sources se remirent à gazouiller sous les branchettes ; les fleurs elles-mêmes, enhardies, ouvrirent leurs corolles. Une vie nouvelle circula partout. Dieu, pour récompenser saint Martin, venait, contrairement aux lois immuables de la nature, de ramener l'été, et, pour perpétuer le souvenir de cet acte de charité, et nous inviter à l'imiter, chaque année, au commencement de l'hiver, avait les grands frimas, il nous donne quelques jours de répit : l'été de la Saint-Martin.

Mais c'est aussi l'été de Renens, et si l'on en croit les gens de ce village, c'est à eux qu'on le doit.

Écoutez-en l'histoire.

En ce temps-là, dans tout le territoire de notre seigneur l'évêque de Lausanne, les gens de Renens avaient la plus triste réputation. Paresseux comme des loirs, ils aimaient mieux dormir au soleil comme des gremillettes sur un mur, que de travailler aux champs ; aussi chaque année l'hiver venait-il les surprendre avant la fin de leurs travaux. Et c'était alors dans tout le village des lamentations à n'en pas finir. A les entendre, le bon Dieu n'était pas juste, et l'été durait moins longtemps à Renens qu'à Prilly, à Jouxens ou à Busigny.

De la paresse, ils étaient tombés dans l'ivrognerie : mauvais chrétiens, ils ne fréquentaient plus les églises, et sur les grands chemins, les trois quarts des miséreux qui demandaient l'aumône étaient bourgeois de Renens.

Cet état de choses ne pouvait plus durer, si bien qu'un jour saint Pierre lui-même descendit du paradis pour essayer de convertir les gens de Renens. Ah ! le pauvre saint ! Il s'attelait à rude besogne. C'est en vain que chaque jour il prêchait. Pareil à saint Jean-Baptiste, il prêchait dans le désert. Non pas qu'il fût mal reçu. Au contraire, on l'écoutait avec plaisir : c'était un prétexte pour ne pas aller aux champs. Mais quand il s'agissait de se convertir, bernique, plus personne. Et le pauvre saint se désolait. On lui faisait toujours la même réponse :

— On verra voir, disait-on. Que diantre venez-vous nous parler de nous convertir là

juste au moment des foins. Il n'y a rien qui brûle. Entre les foins et les regains, on en parlera...

Et le pauvre saint attendait, confiant d'abord, puis peu à peu désespéré. De foins en moissons, et de moissons en regains, le temps passait et les gens de Renens ne se convertissaient pas.

A la fin cependant, saint Pierre obtint une chose : c'est qu'on s'occuperait de la grande question à l'automne, quand toutes les récoltes seraient rentrées.

Ah ! les malins ! Ils savaient bien qu'elles ne le seraient jamais complètement, et que cette année, comme les précédentes, ils en laisseraient une partie sous la neige.

Aussi quand, aux premiers jours de novembre, le saint vint leur rappeler la promesse, il fut bien reçu : on lui rit au nez.

— Quand les récoltes seront rentrées, avon-nous dit : or, voyez, grand saint Pierre, tout ce qui reste sous la neige. Faites venir le beau pour que nous puissions finir d'arracher nos pommes de terre, et nous ferons comme il a été dit.

— Qu'à cela ne tienne, dit le saint, sans se démonter. Et aussitôt le miracle se fit.

Depuis lors, dit-on, les gens de Renens se sont convertis, et si vous entendez dire qu'ils ont encore besoin de leur été de novembre, parce qu'ils sont des *pédzes* et ne viennent à bout de rien, soyez sûrs que c'est faux ; le monde est si méchant !

Il est cependant une chose que je voudrais savoir. Pourquoi nos législateurs, si sages et si prudents, ont-ils mis à cette époque les élections communales ? Veulent-ils dire à nos élus : « Imitez de saint Martin la tendre charité ! Fuyez des gens de Renens d'autrefois, la honteuse paresse ! » Est-ce pour eux un été de la Saint-Martin ou un été de Renens qui commence ???

PIERRE D'ANTAN.

La tailleuse (*).

Non, décidément, je n'ai jamais vu d'être humain qui ressemblât davantage à une souris.

Elle en avait les allures furtives, inquiètes, glissantes, tout à fait silencieuses, et la figure en pointe, et les lèvres mobiles qui faisaient frémir sans cesse les poils follets de ses moustaches. Jamais on ne savait au juste à quelle heure elle arrivait, ni comment elle s'installait sur sa chaise, les pieds sur sa chauffeuse en hiver et sur son petit banc de bois blanc en été, pour tirer consciencieusement l'aiguille de ses raccommodes et de ses confections ; et quand elle avait fini sa

(* Ce charmant croquis est extrait du *Foyer romand* de 1902 (Lausanne, F. Payot et C^e, libraires-éditeurs) qui comprend d'autres portraits de M. Ed. Rod, non moins magistralement dessinés, ainsi qu'une série de ravissants morceaux en prose ou vers signés de MM. Warnery, Albert Bonnard, Virgile Rosset, O. Huguenin, Alfred Ceresole, Gustave Kraft, L. Courthion, D^r Chatalein et d'autres bons écrivains de la Suisse romande.